

LOTTE ET SØREN
HAMMER

Le Polonais fou

roman traduit du danois par Frédéric Fourreau

A person is shown from the chest up, completely encased in a transparent, crinkled plastic sheet. They are standing in shallow, rippling water. The person's face is visible through the plastic, and they have a neutral expression. The background is a vast expanse of blue water meeting a light sky at the horizon. The entire image is framed by a solid red border.

actes noirs
ACTES SUD

DES MÊMES AUTEURS

MORTE LA BÊTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 60.

LE PRIX À PAYER, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 98.

LE CERCLE DES CŒURS SOLITAIRES, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 135.

LA FILLE DANS LE MARAIS DE SATAN, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 250.

Titre original :

Den sindsyge polak

Éditeur original :

Gyldendal, Copenhague

© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendal, 2014

Publié avec l'accord de The Gyldendal Group Agency

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16006-7

LOTTE ET SØREN HAMMER

Le Polonais fou

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

PARTIE 1
LA VISITE EN BATEAU

*Christianshavn,
dimanche 22 août 2010*

L'homme se tenait sur un pont, sur l'île d'Amager, et regardait en direction de la Marmorkirken, dont le dôme et la coupole dorés reflétaient l'éclat du soleil. Cela faisait des années qu'il n'avait pas mis les pieds dans une ville. Il s'y sentait mal à l'aise, vulnérable, et préférait les endroits inhabités, surtout les forêts. Il se retourna et scruta la courte portion de canal qui s'étendait jusqu'à Erdkehlsgraven, avant de bifurquer vers l'est et de disparaître entre Frederiksholm et Refshalevej. Les berges étaient envahies de hautes herbes. Il y avait aussi des buissons épars et un bouleau solitaire, au tronc arqué, qui s'accrochait à l'escarpement. Quelques enfants se baignaient dans le canal, il pouvait les entendre rire. Il estima la distance à au moins cinquante mètres. Ils seraient incapables de le décrire. Il les observa un moment, puis détourna la tête.

Lorsqu'il regarda de nouveau le canal, le bateau-mouche avait fait son apparition. Il prit une profonde inspiration. Il y avait des enfants à bord. Beaucoup d'enfants. Ils n'étaient pas censés être là, ce n'était pas ce qui avait été convenu. L'espace d'un instant, il envisagea de renoncer à sa mission, puis il serra les dents et les poings. Il avait une dette envers elle. Elle l'avait aidé et, maintenant, c'était à son tour de l'aider, il ne pouvait pas en être autrement. Loyauté, solidarité, amitié, rien d'autre n'avait d'importance.

Le saut fut bien plus court et plus facile que ce qu'il avait imaginé. Il atterrit en douceur et en parfait équilibre sur le toit d'une cabine, à la proue du bateau. De là, il bondit sur le pont, où il se laissa rouler entre deux rangées de sièges et se cacha. Peu après, il vit passer les trois mâts du *Georg Stage*, loin au-dessus de lui, tandis que la guide, en anglais, expliquait aux touristes qu'il s'agissait d'un bateau-école. Il essuya la sueur sur son front avec son avant-bras et compta lentement jusqu'à dix, tandis que son pouls retrouvait son rythme normal. Puis, avec difficulté à cause du manque de place, il se défit de son sac à dos, sortit son couteau et attendit tranquillement, tandis que le bateau se mettait à tanguer plus sensiblement. Il se dirigeait vers Bumløbet, où il virerait à tribord et mettrait le cap au nord, en direction d'Yderhavnen. D'une voix à la fois lasse et ironique, la guide raconta ensuite une anecdote à propos du sous-marin légendaire qu'ils pouvaient à présent voir sur leur droite, le *Phoque*, désormais transformé en musée, mais qui avait autrefois participé à la guerre d'Irak, les autorités danoises ayant eu la brillante idée de soutenir la coalition en envoyant un sous-marin faire la guerre dans le désert. Elle répéta la chute de son histoire, comme si elle en était particulièrement fière :

— Un sous-marin pour faire la guerre dans le désert !

L'homme caché entre les rangées de sièges s'y connaissait en histoire militaire. Ainsi, il savait que le fier *Phoque* avait déjà plus de quarante ans et qu'il n'était plus vraiment de la première fraîcheur quand on l'avait envoyé dans le golfe Persique en 2003. En cours de route, son système de climatisation était tombé en panne, si bien que son équipage avait dû supporter pendant plusieurs jours une chaleur de cinquante-cinq degrés, avec pour conséquence des mycoses, des abcès, des inflammations et des allergies. Dès sa mission terminée, le sous-marin avait été rapatrié à bord d'un navire de fret allemand. Mais le gouvernement était satisfait et des discours grandioses avaient été prononcés. Le Danemark aussi avait fait sa part du travail contre le terrorisme et la dictature, bravo ! Chapeau, le *Phoque* ! La rhétorique politique était de niveau international, tandis que l'appareil militaire jouait en quatrième division. Putain, cela le rendait malade.

Il écarta ces pensées et, à la place, se concentra sur une formation nuageuse de forme allongée qui dérivait dans le ciel. Lorsqu'elle eut tourné d'environ quatre-vingt-dix degrés, il se leva. D'un pas rapide, mais sans courir, il commença à remonter l'allée centrale du bateau. Avant que la guide ne le remarque et ne se mette à hurler, il avait déjà fait ses deux premières victimes. Le pilote eut tout juste le temps de tourner la tête avant d'être tué à son tour. L'homme s'effondra mollement sur le volant, tandis que son sang se déversait sur le tableau de bord. Ensuite, d'un mouvement vif, l'assaillant mit fin aux hurlements de la guide, d'abord en l'éventrant, puis en lui portant un coup à la nuque, alors que, stupéfaite, elle se recroquevillait et tentait de retenir ses entrailles. Alors, il se retourna et repéra le dernier passager adulte encore vivant. C'était une femme, une Asiatique, japonaise ou chinoise, il n'aurait su le dire. Il ne savait pas non plus s'il devait la tuer. Il ne ferait pas de mal aux enfants, c'était certain. Mais elle ? Il était dans le doute. Elle mit fin à son dilemme en sautant d'elle-même par-dessus bord. Il la vit battre des bras et crier dans une langue qu'il ne comprenait pas. Il jeta son couteau dans l'eau. Quel gâchis, un si bon couteau ! Il en était tellement content.

Il retourna auprès de son sac à dos et se déshabilla rapidement, dévoilant le maillot de bain qu'il portait sous ses vêtements. Les enfants le fixaient, en état de choc, plusieurs d'entre eux étaient blottis les uns contre les autres, mais aucun ne dit le moindre mot. Évitant leurs regards, il rangea ses habits et ses chaussures dans son sac imperméable, mit celui-ci sur son dos et réajusta légèrement les sangles. Puis il enfila ses palmes, plaça son tuba dans sa bouche, regarda une dernière fois autour de lui et se laissa tomber à la renverse par-dessus le bastingage.

Il s'éloigna vivement du bateau à la nage. Lorsqu'il atteignit le môle au sud du fort de Trekroner, il s'empressa de gravir les rochers, plongea de l'autre côté et se remit à nager, sans efforts, cette fois, en direction du parc éolien offshore de Middelfrunden. À mi-chemin, il virerait à gauche et passerait au large de Nordhavn, le port de Copenhague, puis il longerait la côte

à distance, vers le nord, jusqu'à ce qu'il arrive en vue des batteries d'obusiers du fort de Charlottenlund. Une longue route l'attendait, entre huit et dix kilomètres, mais la température de l'eau était de quinze degrés, si bien qu'il ne risquait pas l'hypothermie. De plus, il avait prévu des provisions de bananes, de barres énergétiques et d'eau, et puis il aimait nager.

*Au large du port de Copenhague,
dimanche 22 août 2010*

Le capitaine du *Pearl Seaways*, le ferry assurant la liaison avec Oslo, était fatigué. Il se frotta les yeux pour chasser les étoiles qui scintillaient à la périphérie de son champ de vision, tandis que, de son autre main, il tournait légèrement la barre pour ajuster la trajectoire du bateau. Le ferry devrait effectuer un demi-tour avant de reculer jusqu'au quai de la compagnie DFDS, une manœuvre qu'il avait exécutée tellement souvent qu'elle faisait depuis longtemps partie de la routine. Malgré tout, c'était une tâche qu'il tenait toujours à effectuer lui-même. Il réprima un bâillement et demanda à son second, qui se tenait derrière lui et observait le port, de lui apporter une nouvelle tasse de café.

La nuit avait été longue, et le capitaine n'avait pas beaucoup dormi.

On l'avait réveillé à 3 heures. Un des passagers, un petit garçon de quatre ans, était alité avec de la fièvre, des maux de tête et une suspicion de raideur de la nuque. Il s'était habillé à la hâte et précipité au pont n° 7 pour voir l'enfant. Et après avoir joint par radio l'hôpital d'Esbjerg, il avait décidé d'appeler un médecin *via* les haut-parleurs du bateau. Son annonce avait perturbé le sommeil de plus d'un millier de passagers, mais s'était révélée fructueuse. Quatre médecins s'étaient rapidement présentés au point d'information, et l'un d'eux avait confirmé que le garçonnet souffrait d'une méningite et insisté pour qu'il soit évacué au plus vite vers un hôpital. Un hélicoptère avait décollé

de Göteborg, tandis que le capitaine arrêta le ferry et le positionna de manière à ce que l'orientation de l'hélicoptère soit optimale en vue de l'évacuation. L'opération s'était déroulée sans accroc et, bien qu'il n'y eût rien d'autre qu'il puisse faire, le capitaine était resté dans la timonerie jusqu'à ce qu'ils reçoivent un appel de l'hôpital de Göteborg, un peu avant 5 heures du matin, les informant que le garçon était hors de danger, mais qu'il s'en était fallu de peu. Et lorsqu'il avait enfin regagné son lit, il n'était pas parvenu à s'endormir. La pensée qu'il s'en était "fallu de peu" était glaçante et difficile à oublier.

Le capitaine s'empara de sa tasse de café et constata, à sa grande surprise, qu'elle était vide. Pendant un instant, il se demanda s'il avait réellement demandé à ce qu'on lui en serve une nouvelle ou si sa question en était tout simplement restée au stade de la pensée. Il regarda par-dessus son épaule et vit que son second était toujours figé dans la même position, ce qui l'étonna.

— Tu rêves ou quoi ? Quelque chose ne va pas ?

— Le bateau-mouche, là, tu ne le vois pas ?

Bien sûr que si, il le voyait. Il répondit, d'un ton un peu sec :

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? Il ne devrait pas être aussi loin.

Le capitaine se concentra sur le bateau-mouche. Celui-ci se dirigeait droit sur eux et serait bientôt obligé de changer de cap. Sans se retourner, le capitaine ordonna à son second :

— Regarde dans tes jumelles.

La timonerie était perchée à une hauteur de cinq étages et son large pare-brise panoramique aux vitres inclinées offrait une vue à 180 degrés vers l'avant. Le second s'avança et prit son temps avec les jumelles. Le capitaine attendit, les sourcils froncés. Le bateau-mouche s'approchait rapidement, on n'avait pas besoin de jumelles pour le voir. En guise d'avertissement, il donna cinq coups de corne de brume qui, même derrière les vitres épaisses, firent un vacarme épouvantable. Au loin, sur le quai, quelques manutentionnaires portant des casques et des tenues de travail jaunes se tournèrent vers le ferry, mais le bateau-mouche ne réagit pas. Il donna cinq nouveaux coups de corne de brume, sans plus de succès. Pour finir, le second dit :

— On dirait que le pilote est couché sur son volant et...

La suite resta en suspens, tandis que le second continuait de regarder dans ses jumelles.

— Et quoi ? Je veux des faits.

— Il y a des enfants à bord.

— Temps, distance, vitesse d'approche !

— Ce ne sont pas des enfants danois, ils sont asiatiques.

Le capitaine avait quarante-cinq ans. Il avait atteint précocement le sommet de sa carrière. Il commandait un équipage de presque deux cents personnes, avait la responsabilité d'un bateau d'une valeur de plusieurs millions de couronnes, mais c'était avant tout un marin, et un marin particulièrement compétent – sans quoi il ne serait jamais arrivé aussi haut.

— Envoie un maître d'équipage avec un talkie-walkie sur le pont avant et dites-moi à combien on est de ce bateau.

Plus tard, durant l'enquête sur l'accident, le capitaine reçut des éloges. Dans une situation extrêmement stressante, il avait compris que s'il virait à bâbord tandis qu'il augmentait la vitesse de son bâtiment autant que possible, il gagnerait les quelques nœuds et degrés qui permettraient au ferry de croiser la trajectoire du bateau-mouche juste avant que la collision n'ait lieu. Mais les choses se passèrent différemment. Le capitaine n'avait pas pris en compte la dérive du bateau-mouche. Le courant et la houle faisaient que sa trajectoire n'était pas linéaire, mais incurvée, et sa vitesse avait fortement augmenté au cours de la dernière minute. Et cela, personne n'aurait pu le prévoir.

Les rapports du maître d'équipage étaient effrayants :

— Cinquante mètres. Un instant plus tard : Quarante mètres, peut-être moins. Puis : Merde, on n'arrivera jamais à l'éviter.

Le bateau-mouche avait disparu du champ de vision du capitaine, si bien que, pendant les trente ultimes secondes, il ne put rien faire d'autre qu'attendre. Les mains cramponnées à la barre, il se mit à réfléchir à une prière... en attendant de pouvoir dire que tout s'était bien passé, même s'il s'en était "fallu de peu".

Dans un premier temps, le maître d'équipage annonça la catastrophe de manière étonnamment sobre :

— On va le couper en deux. Puis sa voix prit un ton hystérique et devint presque inintelligible : Stoppez les hélices, bordel ! Ils vont se faire aspirer par les hélices !

Le capitaine mit fin à la communication et songea que chacune des deux hélices faisait presque cinq mètres de diamètre, mais il avait oublié combien elles pesaient.

Il n'avait aucun moyen d'accéder à la requête du maître d'équipage. Les lois de la nature ne fonctionnaient pas ainsi.

*Marmormolen, port de Copenhague,
dimanche 22 août 2010*

L'inspecteur Konrad Simonsen plissa les yeux et scruta le port. La mer grouillait d'activité. Une bonne quinzaine d'embarcations prenaient part à l'opération de sauvetage. La plupart étaient des zodiacs avec à leur bord deux à quatre hommes, dépêchés sur les lieux du drame par des organisations telles que la garde côtière, la société de secours Falck, la police portuaire et la marine royale danoise, basée à Holmen. Deux bateaux-pilotes du port de Copenhague remorquaient les plus gros débris du bateau-mouche jusqu'au quai, tandis que les zodiacs se concentraient sur la recherche de survivants et le repêchage des cadavres. Sur le quai, une demi-douzaine d'ambulances étaient garées, pendant que deux hélicoptères survolaient le bassin du port. L'un était un Sikorsky de la garde côtière, facilement reconnaissable à sa porte latérale jaune canari marquée de l'inscription *RESCUE*. Il volait à environ dix mètres au-dessus de l'eau et inspectait minutieusement la zone. Le second hélicoptère, envoyé par une chaîne de télévision, se trouvait à une altitude plus élevée, du côté de l'Øresund. Une femme appartenant à l'autorité portuaire de Copenhague coordonnait l'opération. Elle était postée à proximité des ambulances et, de temps à autre, l'inspecteur l'entendait aboyer des ordres dans son talkie-walkie.

Konrad Simonsen était un homme d'une soixantaine d'années, grand et robuste, d'un tempérament calme et aux manières directes. Il ressemblait exactement à ce qu'il était : un

chef habitué à être obéi dans des situations critiques. Il commença à se diriger vers la responsable des opérations, mais, arrivé à une certaine distance, il s'arrêta et attendit pour ne pas la déranger. Quelques minutes plus tard, elle trouva le temps de lui parler. Sa voix était enrouée.

— Vos experts de la Scientifique et vos enquêteurs vont devoir patienter jusqu'à ce qu'on ait terminé. Je n'ai pas envie qu'ils débarquent maintenant. La situation est déjà bien assez confuse comme ça.

— Combien ça va prendre, d'après vous ?

— Une heure, peut-être deux. Je vous préviendrai.

— Il y a des survivants ?

— Non, pas encore.

— Combien de victimes, enfants et adultes ?

— Je ne sais pas. Les hélices ont agi comme une moulinette géante, alors on n'est pas en mesure de le dire pour l'instant.

Konrad Simonsen acquiesça avec bienveillance, bien qu'il sût qu'il était rare que des hélices de bateau hachent des corps en morceaux. C'était déjà arrivé, mais ce n'était pas une chose courante. L'exagération de la femme était le signe de la pression à laquelle elle était soumise. C'était un phénomène qu'il avait déjà constaté par le passé.

— Quand je suis arrivée, c'était le chaos total, pire que maintenant. Mais au moins, tous les corps, ou tous les morceaux de corps, ont été envoyés au Rigshospital. Je l'espère. Ça commence à faire un moment qu'on n'a... rien retrouvé. Et je suis désolée si je n'ai pas plus de temps à vous consacrer. Je vais devoir vous demander de bien vouloir attendre avec votre collègue.

Avant de retourner à son travail, elle désigna un homme à l'entrée du quai.

Arne Pedersen avait quarante-trois ans et était enquêteur à la police de Copenhague depuis dix ans. Pendant pratiquement tout ce temps, il avait été le bras droit de Simonsen, un rôle qui avait été officialisé récemment, avec sa nomination en tant que directeur adjoint de la brigade criminelle, ce qui l'avait rendu plus fier qu'il ne voulait bien l'admettre. Il était perdu dans ses pensées et ne remarqua pas tout de suite son supérieur.

— Ah, bonjour, Simon. Oui, je sais, je suis là à me tourner les pouces, mais on ne peut pas encore se mettre au boulot. Ils ont bien voulu me laisser passer, mais pas les autres. Nos techniciens sont obligés d'attendre à l'extérieur de la zone portuaire jusqu'à ce que toute l'opération soit terminée. Et ce caméraman de la télé, tu as réussi à en tirer quelque chose ?

Plus tôt dans la journée, un caméraman s'était présenté à la brigade criminelle avec une vidéo. C'était un passager du ferry en provenance d'Oslo et il était sorti sur le pont fumer une cigarette pendant que le navire se préparait à accoster. Là, il avait remarqué le bateau-mouche et s'était étonné de le voir dans le bassin du port. Après être allé chercher sa caméra, il avait zoomé sur le bateau et constaté qu'il y avait au moins trois adultes morts à bord. Il avait alors continué de filmer jusqu'au moment de la collision et, une fois débarqué, s'était rendu directement à la préfecture de police. Tout de suite après avoir visionné la vidéo, Konrad Simonsen avait envoyé son adjoint sur les lieux du drame.

— Non, il ne savait rien de plus. Apparemment, ça tourne en boucle à la télé, mais ils ne parlent pas encore d'un crime. La Comtesse est à l'institut médico-légal. Bien entendu, Klavs a interrompu sa formation et sera de retour demain matin. Quant à Pauline, elle est en vacances, comme tu le sais, et ne répond pas au téléphone.

Ces trois policiers constituaient avec Arne Pedersen le noyau dur de la brigade criminelle et étaient les collaborateurs privilégiés de Konrad Simonsen.

La Comtesse, dont le vrai nom était Nathalie von Rosen, était l'épouse de Konrad Simonsen. Leur mariage était relativement récent et, jusque-là, ils étaient parvenus à concilier leur travail et leur vie privée sans trop de difficulté. Klavs Arnold avait rejoint la brigade criminelle quelques années plus tôt, quand il avait quitté Esbjerg pour s'installer à Copenhague, et participait actuellement à un séminaire à Odense. À seulement trente ans, Pauline Berg était la plus jeune du groupe, mais son comportement posait problème depuis qu'elle avait été victime d'un enlèvement en 2007. Il y avait de longues périodes où elle était partiellement, voire totalement inopérante.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas juste laisser Pauline profiter de ses vacances ? demanda Pedersen. Je suis sûr qu'elle en a besoin.

C'était exprimé de manière diplomatique, mais le fond de sa pensée était clair. Konrad Simonsen répondit quelque peu sèchement :

— Si c'était ce que je pensais, je n'aurais pas essayé de l'appeler. Mais assez parlé d'elle. Tu sais si le bateau-mouche a coulé ?

Au lieu de répondre, Arne Pedersen alla jusqu'au bord du quai et pointa du doigt.

La proue du bateau-mouche se balançait contre le quai. Le bateau avait été coupé en plein milieu. On aurait dit que les planches de la coque avaient été tranchées par une hache géante. Il manquait plusieurs des sièges en plastique blancs réservés aux passagers.

— L'autre moitié, la plus lourde, où il y avait le moteur, a coulé.

— Si c'est possible, je voudrais qu'on la remonte aujourd'hui. Préviens les techniciens, de manière à ce qu'ils fassent venir des plongeurs et qu'ils se procurent l'équipement nécessaire.

— C'est déjà fait. Tout est prêt. On n'attend plus que la permission d'y aller.

— Parfait. Il y a autre chose ?

— Non. Les zodiacs sont en train de repêcher les restes, et ce n'est pas franchement beau à voir. Je ne suis pas mécontent de devoir garder mes distances.

— D'après ce que j'ai compris, ils vont bientôt avoir fini.

— Tant mieux.

— On sait combien il y a de victimes adultes ?

— Seulement celles qu'on a vues tous les deux sur la vidéo du caméraman, alors trois, j'imagine. Mais je n'ai eu aucune confirmation. Qu'est-ce que c'est ?

Arne Pedersen indiqua le môle au nord de Trekroner, un des deux longs amas de rochers destinés à protéger le port. Des membres du dispositif de secours avaient été positionnés le long du môle, à intervalles réguliers, et scrutaient les eaux

du port. Konrad Simonsen ne distingua rien de particulier. Son adjoint devait avoir une meilleure vue que lui.

— Il se passe quelque chose, là-bas, insista-t-il.

Simonsen le laissa et se dirigea vers les ambulances. En chemin, il croisa une secouriste.

— On a trouvé un survivant, peut-être deux. Des enfants, dit-elle à voix basse.

*Zealand du Sud,
dimanche 22 août 2010*

C'est étrange comme un événement peut en entraîner un autre, se dit l'homme tandis qu'il regardait par le pare-brise en souriant, bien que la situation ne prêtât nullement à sourire. Il regarda la femme qui conduisait la voiture et se rappela que, la dernière fois qu'il lui avait rendu un service, les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'ils étaient là maintenant. À sa grande surprise, il s'aperçut que ses souvenirs étaient toujours précis, et l'incident lui revint clairement en mémoire, même s'il remontait à deux ans. Il n'y avait pas repensé récemment. En réalité, il l'avait complètement oublié.

Il avait montré le couteau à la jeune femme, et elle et l'enfant l'avaient suivi sans résister. Ils avaient marché à travers les dunes, la fillette cueillant des fleurs pour sa mère, des petites choses roses et fragiles qui semblaient ramper sur le sable. Lorsqu'ils avaient atteint la cuvette, il avait ligoté la femme délicatement, de manière à ce qu'elle ne se fasse pas d'ecchymoses si elle chutait. Il avait apporté quatre piquets, qu'il avait enfoncés profondément dans le sable. Il avait passé dans les manches du coupe-vent de la femme la corde qui lui entravait les bras et utilisé les lacets de ses chaussures pour lui attacher les pieds aux piquets. Et puis il avait eu un coup de chance : elle portait une jupe, ce qui lui avait grandement facilité la tâche.

Ouvre les yeux et écoute attentivement. Mads Eggert. Tu ne dois pas t'approcher de lui. Tu avais pourtant été prévenue. Alors, maintenant, je vais devoir employer la manière forte. Tu m'écoutes, Juli ?

C'était ce qu'il lui avait dit. Mot pour mot. Et la fillette était assise à une certaine distance d'eux, et creusait dans le sable avec une petite pelle jaune. Il s'en souvenait clairement, mais il n'avait pas envie de penser au reste. Les choses avaient dérapé, il y avait eu un accident. Quelque chose qu'il n'aurait jamais pu prévoir.

Il avait fait le ménage derrière lui et appelé les secours avec le portable de la femme en utilisant son pouce. Il n'avait rien pu faire d'autre.

Il balaya ce souvenir.

— Tu m'as attendu longtemps ?

La femme s'apprêta à acquiescer, mais se ravisa. Avant d'aller à la plage, elle était passée à Rødovre pour récupérer quelques affaires, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Comme j'avais tout mon temps, je me suis arrêtée pour boire un café dans un bar, alors ça faisait moins d'une heure que j'étais sur la plage.

L'homme n'avait pas bu de café depuis des années, si bien qu'il en avait quasiment oublié le goût.

— Tu as hâte de retrouver ta forêt ?

Il dit que oui. Il avait hâte de la retrouver.

*Institut médico-légal, université de Copenhague,
dimanche 22 août 2010*

La Comtesse était adossée au mur de la salle d'autopsie B. C'était la plus grande des quatre salles d'autopsie de l'institut, qu'ils utilisaient normalement dans le cadre de leurs affaires, et qui, de ce fait, était justement nommée la "salle des homicides". La Comtesse avait une quarantaine d'années, et tout le monde la considérait comme professionnelle, travailleuse et agréable. Sept autres personnes étaient présentes. Il y avait la pathologiste – une femme que la Comtesse ne se rappelait pas avoir déjà rencontrée –, deux photographes – un de l'institut et un de la police –, un assistant en médecine légale, un inspecteur de sa propre brigade, le directeur de l'institut et un Japonais d'un âge indéterminé qui était lui aussi adossé au mur, à seulement un mètre d'elle. Tous portaient des blouses, des couvre-chaussures blancs, des charlottes et des masques stériles devant la bouche.

Le corps d'un enfant japonais était étendu sur une table en métal au milieu de la pièce. L'assistant venait d'ouvrir le garçon, d'extraire ses organes et de les déposer sur une table d'autopsie au fond du local. À présent, il était occupé à inciser la peau du cou. Lorsqu'il eut terminé, il la décolla jusqu'au front et se mit à découper le crâne de manière à retirer le cerveau. La scie émit un son grave et discret. *Autrefois, elle devait faire un bruit plus strident*, songea la Comtesse, car ils la surnommaient en interne la Nonne Hurlante.

Le Japonais se racla la gorge. Elle le regardait, pensant qu'il allait dire quelque chose. Mais il garda le silence. Il se retrancha au contraire derrière son masque impénétrable, et elle ne pouvait déterminer s'il était concentré sur l'autopsie ou s'il était plongé dans son propre monde.

Le corps du garçon fut retourné sur le ventre et photographié sous divers angles. Six profondes entailles parallèles allant des épaules jusqu'aux mollets témoignaient de la rencontre de l'enfant avec une des hélices du ferry. Le directeur de l'institut médico-légal expliqua à la pathologiste les caractéristiques de ces lacérations. Elle opina, posa quelques questions, puis se rendit jusqu'à son bureau, dans un angle de la pièce, et marmonna quelques phrases dans son dictaphone. Pendant ce temps, la Comtesse essaya en vain de capter le regard du directeur de l'institut, qu'elle connaissait bien et qu'elle appréciait.

Son nom était Hans Holgersen. Il était médecin-chef à l'hôpital et anatomopathologiste, et elle l'avait souvent rencontré, que ce soit à l'occasion d'autopsies ou sur des scènes de crimes. Pendant de nombreuses années, il avait été le plus proche collaborateur du légendaire professeur Arthur Elvang. Toutefois, contrairement à son ancien chef, Holgersen était d'un caractère aimable et facile à vivre.

Au fond de la pièce, la pathologiste était en train de prélever des échantillons de tissus sur les organes de l'enfant. Plus tard, ils seraient analysés et les résultats présentés sous forme de schémas. C'était la procédure standard et ils ne s'en écartaient jamais. Tandis que la pathologiste travaillait sur les organes, l'assistant appliqua de l'encre sur les doigts du garçon à l'aide d'un petit rouleau, afin de prendre ses empreintes digitales.

Lorsque la Comtesse réussit enfin à capter le regard de Hans Holgersen, elle lui fit signe et lui demanda s'il avait deux minutes à lui accorder. Il dit quelques mots à la pathologiste, qui les rejoignit immédiatement.

La femme ôta son masque. Malgré ses rondeurs, elle avait une allure étonnamment androgyne avec sa blouse blanche, ses mollets nus et ses bottes en caoutchouc. Et maintenant que son masque ne recouvrait plus la moitié de son visage, sa fatigue devint manifeste. Elle retira ses gants en latex avec

aisance, et ceux-ci décrivent une courbe parfaite lorsqu'elle les lança dans une poubelle dans le coin de la pièce.

La Comtesse prit la parole :

— Il faut que vous me donniez des informations sur la manière dont sont morts les adultes qui étaient à bord, même si elles ne sont pas définitives. On ne nous a même pas encore confirmé à combien s'élevait le nombre de victimes.

La femme hésita et répondit, visiblement peu sûre d'elle :

— Ce n'est pas à moi de vous communiquer ces informations.

Puis elle sembla se raviser, ou peut-être avait-elle reçu un signe de Hans Holgersen sans que la Comtesse le remarque. Elle entraîna la Comtesse hors de la pièce en murmurant :

— OK, venez, mais n'oubliez pas que tout ça n'est que provisoire.

D'un pas rapide, la femme la conduisit dans un bureau où elle jeta sa blouse dans un panier à linge sale, changea de chaussures et sortit un calepin d'un tiroir.

— Les enfants décédés peuvent être répartis en quatre groupes : ceux qui sont morts dans la collision avec le ferry, ceux qui se sont noyés, ceux qui ont été happés par les hélices du bateau et enfin ceux qui se sont vidés de leur sang dans l'eau à cause de leurs blessures.

La Comtesse acquiesça et s'abstint de rappeler que ce n'étaient pas les enfants qui l'intéressaient dans l'immédiat. La pathologiste enchaîna :

— Nous avons quinze enfants, tous des écoliers ou des collégiens, âgés d'environ onze ans, d'après nos estimations, et tous sont asiatiques.

Le chiffre annoncé ne correspondait pas au décompte qu'ils avaient effectué à la brigade criminelle, en se basant sur la vidéo du caméraman. Il manquait deux enfants. La pathologiste lui fournit des explications :

— Il y a deux survivants, un garçon et une fille. La fille est en soins intensifs et son état est critique. Je ne sais pas où est le garçon en ce moment, mais il est blessé.

La Comtesse l'ignorait. Mais ces nouvelles étaient plutôt bonnes, étant donné l'étendue du drame.

— Et les adultes, que sait-on sur eux ?

— Ils sont au sous-sol. On ne va probablement pas pouvoir s'occuper d'eux avant un bon bout de temps.

— Mais j'imagine que vous êtes descendue les voir ?

Elle opina.

— Cinq adultes, une femme asiatique d'une trentaine d'années, qui s'est noyée, deux hommes et deux femmes de race blanche, qui semblent tous avoir été poignardés à mort. Les deux femmes et un des hommes ont dans les trente ans, l'autre homme plutôt la cinquantaine. Et il... est en plusieurs morceaux.

La Comtesse l'interrompit.

— Cinq adultes, pas quatre, vous en êtes sûre ?

Même si sa question sous-entendait que la pathologiste ne savait pas compter, il fallait que la Comtesse sache.

— Cinq, je confirme, et quatre d'entre eux ont été identifiés. Seule une des femmes ne l'est pas.

La pathologiste consulta son calepin et lui lut les noms. D'abord celui du capitaine, puis celui de la guide, celui de la Japonaise et, pour finir, celui du passager masculin.

La Comtesse eut la sensation de recevoir un coup de poing à l'estomac.

— Vous pouvez répéter le dernier nom ?

— Jonas Ziegler. Il avait son permis de conduire sur lui.

— Il faut que je voie les victimes. Tout de suite !

Elle se dirigea aussitôt vers la porte, tandis que la pathologiste hésitait. La Comtesse avait élevé la voix, renonçant à toute forme de courtoisie professionnelle. La pathologiste lui emboîta le pas, puis la conduisit à travers le couloir en direction de l'ascenseur, manifestement mécontente. La Comtesse ignora ses timides protestations.

Il ne faisait sans doute pas plus de cinq degrés dans le sous-sol. La pathologiste frissonnait, mais la Comtesse ne ressentait pas le froid. Elle avait l'impression de brûler de l'intérieur.

La pièce dans laquelle elles étaient entrées était vaste, peu accueillante et baignait dans la lumière agressive des néons du plafond. Les corps étaient alignés sur des chariots en acier et recouverts de draps blancs. La Comtesse passa rapidement devant les premiers corps, qui étaient clairement ceux d'enfants. Elle s'arrêta devant les adultes et attendit que la pathologiste la rejoigne.

— Le corps de la femme qui n'a pas été identifiée. Où est-il ?

La pathologiste lui indiqua l'avant-dernier chariot.

— Vous voulez que je... ?

— Oui, s'il vous plaît.

La pathologiste s'approcha et écarta le drap du visage de la défunte.

La Comtesse la remercia et lui déclara en se forçant à rester calme qu'elle était en mesure de l'identifier, mais qu'elle allait d'abord devoir passer un coup de fil. Elle sortit son téléphone et appela Konrad, mais il ne répondit pas. Puis elle contacta la brigade criminelle et leur demanda de faire en sorte qu'il la rappelle immédiatement. S'il était en réunion, ils devaient l'interrompre, même si celle-ci était importante. Il la rappela à peine trente secondes plus tard.

Alors, elle lui dit :

— Pauline Berg est morte. Poignardée. Elle était sur le bateau-mouche.

*Préfecture de police,
lundi 23 août 2010*

La salle de conférences était pleine à craquer. Konrad Simonsen constata que plusieurs de ses collègues, qui avaient parfois fait un long voyage – certains même depuis le Jutland –, ne disposaient d’aucune chaise où s’asseoir. Personne ne leur avait ordonné de venir, personne n’avait rien organisé. Les policiers s’étaient présentés à la préfecture de police, ce matin-là, poussés par le désir d’aider. Il était extrêmement rare qu’un policier soit tué au Danemark, mais quand cela se produisait, cela engendrait toujours un immense élan de solidarité. Tout le monde se portait volontaire, on n’hésitait pas à annuler ses vacances ou ses week-ends, à travailler de nuit ou à faire des heures supplémentaires.

Simonsen connaissait certains des policiers présents. Mais il n’avait jamais vu la plupart d’entre eux, surtout les nombreux jeunes policiers qui croisaient son regard, impatients de se mettre au travail. Il fut surpris de voir certains visages, notamment celui de sa propre fille, Anna Mia, qui était assise au milieu de la salle en compagnie d’une demi-douzaine de jeunes collègues de la police de Vestegnen. Il savait qu’elle aurait dû partir en voyage, ce jour-là, avec son petit ami, dix jours à Prague, mais elle avait dû tout annuler. Elle lui sourit. En guise de réponse, il la salua d’un hochement de tête maladroit. Il était mal à l’aise. Poul Troulsen était aussi là. C’était l’ancien directeur de la brigade criminelle, désormais à

la retraite, un homme sec, méthodique et efficace, dont Konrad Simonsen n'avait réellement commencé à apprécier les qualités qu'après son départ. Il en aurait certainement besoin cette fois. La préfète de police et le directeur général de la police étaient également présents. Ils étaient assis au dernier rang et essayaient, sans succès, de se fondre dans la masse.

La Comtesse se leva de sa chaise et le rejoignit. Elle lui chuchota qu'il devrait commencer par une minute de silence en hommage aux victimes. Il savait que c'était la bonne chose à faire, même s'il avait envie d'entrer directement dans le vif du sujet. Il avait demandé à son équipe de venir à 7 h 30, ce matin-là, de manière à ce qu'Arne Pedersen ait le temps de déployer leurs collègues dans les rues se trouvant le long du trajet du bateau-mouche exactement vingt-quatre heures après le départ de celui-ci. De nombreuses personnes avaient leurs petites habitudes ou empruntaient le même chemin tous les jours, aussi était-ce le meilleur moyen de trouver des témoins potentiels. Le problème, c'était qu'ils disposaient d'environ cinq fois plus de policiers qu'ils n'en avaient besoin, ce qui était évidemment une bonne chose, mais il fallait du temps pour organiser une telle troupe. Simonsen résolut le problème en modifiant son ordre du jour, après quoi il leva les bras pour imposer le silence à son auditoire. Il commença par une minute de silence, comme le lui avait suggéré la Comtesse, et improvisa quelques phrases sobres à propos du drame de la veille et des victimes. Ce n'était pas son point fort, songea-t-il en joignant les mains et en penchant légèrement la tête afin de pouvoir continuer à voir la grande horloge sur le mur du fond. La trotteuse se déplaçait avec une lenteur exaspérante.

Pour Konrad Simonsen, ces dernières vingt-quatre heures avaient été rudes, aussi bien sur le plan professionnel que sur le plan émotionnel. Le pire avait été atteint quand, avec la Comtesse, il s'était rendu chez les parents de Pauline Berg pour leur annoncer que leur fille avait été tuée. Ces visites à domicile avaient toujours constitué un des aspects les plus pénibles de leur travail, mais le fait qu'ils connaissaient la victime avait rendu les choses encore plus éprouvantes. Plus tard dans la soirée, il y avait eu des conférences de presse, et ce n'est qu'après minuit que la Comtesse et lui avaient enfin pu rentrer chez eux, à Søllerød. Puis il

avait été réveillé au milieu de la nuit par un coup de téléphone de Kurt Melsing, le responsable de la police scientifique. Celui-ci avait des révélations à lui faire sur le passager masculin. Ce n'était pas, à strictement parler, dans les attributions de Melsing de collecter de telles informations, et il ne lui avait pas non plus expliqué comment il les avait obtenues, mais étant donné la gravité de la situation, cela n'avait aucune importance. La victime était un vendeur domicilié dans le quartier de Nordvest, à Copenhague, et s'appelait Jonas Ziegler. Tout cela, Konrad le savait déjà, mais Kurt Melsing avait autre chose. Jonas Ziegler avait auparavant travaillé comme garde forestier au sein du service des forêts et de la nature de la commune de Halsnæs. C'était dans ce cadre qu'il avait fait la connaissance de Pauline Berg. C'était en raison de cette connexion que Kurt Melsing s'était permis d'appeler Simonsen en pleine nuit.

Pauline Berg était obsédée par un décès que tout le monde considérait comme naturel, mais qu'elle s'obstinait à qualifier d'homicide. Elle avait passé le plus clair de son temps libre, ainsi qu'une bonne partie de son temps de travail, à enquêter sur cette histoire. Et c'était à cette occasion qu'elle était entrée en contact avec Jonas Ziegler. Maintenant, Konrad Simonsen allait être forcé de se pencher sur cette non-affaire de meurtre, comme Pauline Berg et Jonas Ziegler lui avaient maintes fois demandé, en vain, de le faire.

Comme la Comtesse aussi était réveillée, il lui avait rapporté la conversation qu'il venait d'avoir avec Kurt Melsing.

— Est-ce que c'est le nom de Jonas Ziegler qui t'a fait penser que Pauline pouvait être une des victimes ? lui avait-il ensuite demandé.

— Probablement. Est-ce que ça change quelque chose ?

La voix de sa femme était triste. Il ne répondit pas et, pendant plusieurs minutes, ils étaient restés couchés dans le noir, incapables de trouver le sommeil. Pour finir, elle lui avait posé une question évidente.

— À quoi est-ce que tu penses ?

— Je me demande si Arne, Klavs et toi n'êtes pas trop impliqués émotionnellement dans cette affaire, et si je ne devrais pas vous faire remplacer.

Elle s'était redressée brusquement, mais n'avait pas répliqué tout de suite.

— Et toi, alors ? Et tes émotions ?

— Ce ne sera pas un problème.

Elle avait pris une profonde inspiration, furieuse.

— Putain, Simon.

Il était extrêmement rare qu'elle jure. Puis elle s'était rallongée, en lui tournant le dos cette fois, et avait ajouté à voix basse.

— Parfois, tu peux être un vrai connard, tu sais.

Dans la salle de conférences, la trotteuse de l'horloge murale acheva son tour et Konrad Simonsen rompit le silence d'un bref "Merci". Puis il confia l'organisation de la recherche de témoins à Arne Pedersen, et rectifia aussitôt : au commissaire divisionnaire adjoint Arne Pedersen. De nombreuses personnes sourirent, dont Pedersen lui-même.

Le commissaire divisionnaire adjoint prit la suite, et Konrad Simonsen en profita pour sortir avec la Comtesse, Poul Troulsen et Klavs Arnold. Arne pouvait très bien se débrouiller sans eux. Dans le couloir, Simonsen ne perdit pas de temps. La Comtesse avait hérité de la tâche la plus compliquée. Il lui tendit un plan.

— Prends tous les hommes dont tu auras besoin, mais laisse-moi quelques-uns des enquêteurs les plus expérimentés. Veille à récupérer les enregistrements de toutes les caméras de vidéosurveillance situées dans les rues que j'ai marquées en rouge, et même dans les rues adjacentes, si tu as assez de personnel. Et fais-le rapidement, de préférence aujourd'hui. Il faut que tu récupères tout, pas seulement les enregistrements de nos propres caméras, mais aussi ceux des stations-services, des zones industrielles, des centres commerciaux, des écoles, des distributeurs de billets et des bureaux de change, des banques, des hôtels, des restaurants, des taxis, des bus, des gares, des quais, des radars et de tout ce que j'aurais pu oublier. En bref, je veux tout. C'est du travail de fourmi à grande échelle, mais c'est absolument crucial. Contacte aussi Malte et dis-lui de classer les enregistrements par ordre chronologique et de les charger de manière à ce qu'on puisse les visionner sur nos ordinateurs.

La Comtesse protesta mollement.

— Malte est en congé d'études, ses examens sont pour bientôt, mais je peux demander à nos informaticiens de nous fournir une application SIG.

Malte Borup était l'étudiant stagiaire de la brigade criminelle. Il avait quasiment terminé ses études d'informatique et le temps qu'il lui restait à faire avec eux était limité.

— Non, ça n'ira pas. Avec le service informatique, ça prend toujours une éternité. Si tu peux trouver un arrangement avec l'université pour qu'ils le libèrent, alors vas-y. Mais ramène-le ici. J'ai besoin de lui.

Klavs Arnold renchérit :

— Et puis notre service informatique est nul en piratage.

La Comtesse acquiesça.

— OK. Autre chose ?

Comme c'était tout, elle retourna dans la salle de conférences.

Ce fut ensuite au tour de Poul Troulsen de recevoir ses ordres. Konrad Simonsen commença par lui dire qu'il était content qu'il soit de retour, puis lui fit un résumé de l'affaire.

— Il est trop tôt pour dire si le tueur fait partie des victimes. Mais c'est une éventualité qu'on ne peut pas exclure...

Poul Troulsen l'interrompit.

— J'ai cru comprendre qu'un enfant avait survécu ?

— Le garçon est en état de choc et ne peut pas être interrogé. Il se trouve à l'ambassade du Japon. Ils ont promis qu'ils contacteraient le ministère des Affaires étrangères dès qu'ils auront du nouveau.

Poul Troulsen parut contrarié. Simonsen poursuivit :

— Si le ou les tueurs étaient des passagers clandestins, si je peux m'exprimer ainsi, alors la grande question est de savoir comment ils sont montés sur le bateau. Rien n'indique qu'ils aient embarqué à Gammel Strand. On le sait grâce à des témoins, notamment la guichetière. Mais ce n'est pas ta seule mission. Il faut aussi que tu te procures tous les renseignements possibles sur ce bateau-mouche : ses spécifications techniques, sa configuration, sa vitesse, son système de sonorisation, ses procédures de sauvetage en cas d'urgence, etc. Commence par contacter la compagnie maritime. Procure-toi une nouvelle

carte de police, si tu en as besoin, trouve-toi un bureau inoccupé et prends autant de collègues que tu voudras pour t'aider.

Poul Troulsen répéta minutieusement et avec une lenteur exaspérante les instructions qu'il venait de recevoir, déclinant successivement la carte de police, le bureau et les renforts. Konrad Simonsen continua de sourire, mais poussa un grand soupir de soulagement lorsque Poul Troulsen s'en alla.

Les policiers avaient commencé à quitter la salle de conférences. Simonsen entraîna Klavs Arnold un peu plus loin dans le couloir et lui parla de Jonas Ziegler et de son précédent emploi, en tant qu'agent technique forestier, à la mairie de Halsnæs. Le Jutlandais fit aussitôt le rapprochement. Il avait accompagné Pauline Berg quand elle s'était rendue à Melby pour rencontrer un garde forestier qui, finalement, n'était jamais venu. Klavs y était allé avec elle uniquement pour lui faire plaisir, pour lui témoigner un peu de soutien dans son égarement. Contrairement à la Comtesse, il ne se souvenait pas du nom de Jonas Ziegler, en revanche il se rappelait autre chose.

— Pauline le qualifiait de “technicien forestier”, pas d’“agent technique forestier”. J'en suis certain.

— Garde forestier, agent technique forestier, technicien forestier, qui connaît la différence ? Si tu penses que ça peut avoir une quelconque importance, alors renseigne-toi de ton côté.

Klavs Arnold ne répondit pas. Puis, tout à coup, il sembla comprendre ce qu'impliquait sa mission. Il demanda, bouleversé :

— Alors, tu crois que Pauline, malgré tout... enfin que, peut-être...

Ses mots restèrent coincés dans sa gorge, et Simonsen l'interrompit. Il était trop tôt pour le dire. Et puis il ne croyait rien du tout.

— Putain, ça va foutre un de ces bordels, Simon.

Konrad Simonsen ignora sa remarque.

— Commence par fouiller l'appartement de Pauline, et procure-toi son relevé téléphonique. Vérifie aussi si elle avait pris des notes concernant son... enquête. Elle l'a probablement fait, alors retrouve-les. Dès que tu as quelque chose, préviens-moi. Et une dernière chose : tu veux bien emmener Anna Mia et peut-être quelques-uns des collègues de son commissariat

avec toi ? Ça ne me plaît pas tellement qu'elle soit là, mais si elle est avec toi, au moins je saurai ce qu'elle fait.

Klavs Arnold fronça les sourcils.

— Ta fille a aussi le droit d'aider, non ? Après tout, elle connaissait bien Pauline.

Simonsen pointa un doigt sur lui.

— Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire ?

Le Jutlandais opina.

— Alors mets-toi au travail.

*Préfecture de police,
lundi 23 août 2010*

La journée de Konrad Simonsen fut relativement calme. Chaque groupe se consacra à sa tâche et on ne le contacta que pour lui annoncer les nouvelles les plus importantes. Malte Borup, qui n'avait pas hésité à mettre ses études de côté pour aider l'enquête, arriva à 9 heures. Konrad Simonsen l'informa brièvement de la situation, après quoi l'étudiant stagiaire se mit au travail.

Ils ne tardèrent pas à obtenir des biographies succinctes des quatre adultes qui, outre Pauline Berg, s'étaient trouvés à bord du bateau-mouche. Le cas de l'enseignante japonaise était très simple. Elle et trois autres professeurs étaient venus à Copenhague avec un groupe d'élèves de CM2 dans le cadre d'un programme d'échange entre le Japon et le Danemark. Les enfants et leurs enseignants étaient originaires de la ville de Sendai, au nord de Tokyo, sur la côte Pacifique, et ils étaient arrivés à Copenhague le jeudi de la semaine précédente, soit neuf jours plus tôt. Plusieurs témoins avaient vu l'enseignante sauter par-dessus bord près de Søndre Toldbod. Peu après, le bateau-mouche avait viré à quatre-vingt-dix degrés et continué en direction d'Yderhavnen. Cette information était intéressante car elle suggérait que l'enseignante avait été tellement terrifiée par le tueur qu'elle avait choisi de se jeter à la mer. Tandis qu'elle se débattait dans l'eau, trois témoins avaient plongé pour tenter de la secourir, mais elle avait sombré avant qu'ils parviennent à la rejoindre. Ces déclarations, couplées

aux autres témoignages selon lesquels tout semblait normal sur le bateau au moment où celui-ci avait traversé Stadsgraven, sur l'île d'Amager, permirent d'établir avec une certaine précision à quel endroit la tuerie avait eu lieu.

Pauline Berg, Jonas Ziegler, le capitaine et la guide avaient tous été tués près de Søndre Toldbod aux alentours de 9 h 30. Le corps de l'enseignante japonaise fut repêché à Langlinje juste après 11 heures, autrement dit une heure et demie après qu'elle avait sauté par-dessus bord.

Ni la guide touristique ni le capitaine ne semblaient être d'un grand intérêt pour l'enquête. Le capitaine était un père de famille de cinquante-deux ans domicilié à Greve, dont la vie était visiblement sans histoire. La guide était une femme de vingt-trois ans qui étudiait l'anglais à l'université de Copenhague et vivait seule dans un appartement du centre-ville. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'antécédents criminels, et Konrad Simonsen avait du mal à les considérer autrement que comme des dommages collatéraux. Toutefois, leurs vies seraient passées à la loupe au cours des jours suivants, et peut-être qu'il serait amené à changer de point de vue – comme c'était déjà arrivé par le passé. Mais en attendant, il était convaincu que, si le tueur avait été animé d'un mobile quelconque, sa cible avait plutôt dû être Pauline Berg ou Jonas Ziegler. Ou les deux.

Ziegler était né en 1977 et avait grandi à Halsnæs. Après avoir quitté l'école, il avait entamé une formation en apprentissage à l'aciérie de Frederiksværk en 1992. Il avait obtenu un diplôme de forgeron et travaillé à l'aciérie jusqu'en 2002, date à laquelle il avait été mis en arrêt maladie de longue durée à cause de problèmes de dos. En janvier 2003, Jonas Ziegler avait été engagé en tant que jardinier paysagiste aux services techniques de la mairie de Frederiksværk. Deux ans plus tard, il avait changé d'employeur, mais pas de profession, et avait commencé à travailler pour l'office des forêts de Halsnæs. Il y était resté jusqu'à l'automne 2009, quand, à l'occasion d'un nouveau changement de carrière, il était devenu vendeur dans un des magasins de l'enseigne DagligKøb à Tune, où il était encore en poste au moment de sa mort. En dehors d'une condamnation pour conduite en état d'ivresse en 1998, Jonas Ziegler avait un

casier judiciaire vierge. En novembre 2009, il avait quitté son logement de Halsnæs pour s'installer à Copenhague, dans le quartier de Nordvest.

Alors qu'il venait de parcourir le rapport sur Jonas Ziegler pour la seconde fois, Konrad Simonsen reçut un appel de Klavs Arnold. Son collègue se trouvait dans l'appartement de Pauline, à Rødovre, où les autres enquêteurs l'avaient informé de leurs découvertes. Il y avait eu trois conversations téléphoniques entre Pauline Berg et Jonas Ziegler au cours des deux semaines passées. Les deux premières fois, c'était elle qui l'avait appelé, la troisième c'était lui. Le dimanche 22 août, ils étaient arrivés ensemble à Gammel Strand et avaient embarqué sur le bateau-mouche. Ils s'étaient assis côte à côte vers le milieu du bateau.

Konrad Simonsen le remercia, et à peine avait-il raccroché que Kurt Melsing l'appela pour lui faire un rapport préliminaire. En se basant sur les tests ADN réalisés sur des échantillons prélevés dans les plaies des quatre corps, il était possible d'établir dans quel ordre les passagers du bateau avaient été frappés, le couteau ayant transféré le sang de chaque victime aux suivantes. Jonas Ziegler avait été tué le premier, d'un unique coup à la gorge. L'angle de la blessure montrait qu'il était assis et son agresseur debout. Pauline Berg avait ensuite été frappée dans le dos à deux reprises. Un des coups avait pénétré son cœur. Elle avait eu le temps de se lever avant de succomber, mais s'était effondrée entre les sièges, ce qui expliquait pourquoi elle n'était pas visible sur la vidéo du caméraman. La victime suivante avait été le capitaine, qui avait eu la gorge tranchée. Le tueur l'avait attaqué par-derrière alors qu'il était assis. Enfin, la guide avait été tuée alors qu'elle était debout, puisqu'elle avait été éventrée avant d'être poignardée dans la nuque. L'arme utilisée par le tueur était vraisemblablement un couteau de combat de l'armée, mais ils n'étaient pas encore en mesure de l'affirmer avec certitude.

Les informations fournies par Kurt Melsing prouvaient que le tueur n'était pas une des quatre victimes, ce que vint plus tard confirmer un bref rapport, dans lequel il était indiqué que l'enfant survivant avait déclaré qu'un homme avait poignardé les adultes danois, puis quitté le bateau après que l'enseignante

eut sauté par-dessus bord. Il était précisé dans ce rapport que la police danoise serait autorisée à interroger le garçon, mais seulement après son retour au Japon.

Comme il le faisait toujours quand il avait besoin d'une pause, Simonsen alla se placer devant la fenêtre de son bureau et se mit à observer la rue, le regard dans le vide. Il avait l'esprit ailleurs.

Sa peine et ses regrets ne profiteraient ni à Pauline Berg ni aux autres victimes. Aucun sentiment inutile ne devait interférer avec leur enquête. Il attendait de ses plus proches collaborateurs qu'ils montrent de l'envie et de l'enthousiasme, et s'ils n'en étaient pas capables, alors il n'avait pas besoin d'eux. C'était aussi simple que cela. De l'envie et de l'enthousiasme.

Konrad Simonsen garda à l'esprit ces mots lorsque, quelques instants plus tard, il entreprit de rédiger son rapport sur l'obsession de Pauline Berg pour la mort de Juli Denissen, qu'elle s'entêtait à qualifier d'homicide. Alors qu'il n'y avait lui-même jamais cru, cette affaire se retrouvait soudain au centre de leur enquête sur la tuerie du bateau-mouche, et il n'était pas impossible qu'elle en constituât la clé. Il se souvenait de la plupart des faits et n'eut quasiment pas à rechercher la moindre information, ce qui lui facilita grandement la tâche.

Pauline Berg avait intégré la brigade criminelle en 2006, à l'âge de vingt-sept ans. À l'époque, c'était une jeune femme travailleuse, douée, avide d'apprendre et incroyablement ambitieuse. Cela avait duré environ un an, jusqu'à ce qu'elle soit enlevée et séquestrée dans un bunker, dans le Zeeland du Nord, par un homme qui était suspecté dans une affaire d'homicide. Finalement, elle avait échappé de peu à la mort, mais sur le plan mental, elle avait payé sa survie au prix fort. Après une longue période d'arrêt maladie, elle avait fait son retour à la brigade criminelle. Elle avait récupéré physiquement, mais sa personnalité avait changé. Elle n'en faisait plus qu'à sa tête, acceptant les ordres uniquement quand cela lui chantait, et avait développé une allergie prononcée à l'autorité. Elle avait même tenté de mettre fin à ses jours au moins une fois.

Elle s'était profondément investie dans cette affaire. C'était probablement la seule à laquelle elle s'était réellement intéressée

après son retour. Pendant l'enlèvement de Pauline Berg, une jeune femme avait contacté la brigade criminelle pour leur communiquer des informations qui allaient se révéler cruciales pour leur enquête. Cette femme était Juli Denissen et elle habitait à Frederiksværk. À peine un an plus tard, le 10 juillet 2008, elle avait été retrouvée morte dans la lande de Melby, un lieu pittoresque surplombant les eaux du Kattegat. Elle avait été découverte par Jonas Ziegler, qui travaillait au même moment dans la forêt voisine et qui avait entendu les pleurs de l'enfant de la femme. Il avait appelé les services d'urgence, comme Juli Denissen avait probablement tenté de le faire elle-même, ses empreintes digitales ayant été relevées sur son téléphone portable, mais le temps que l'ambulance arrive, elle était décédée.

La cause de la mort de Juli Denissen ne faisait aucun doute : elle avait succombé à une hémorragie cérébrale, ce que l'autopsie réalisée à l'hôpital de Hillerød avait plus tard révélé. Une hémorragie cérébrale causée par une violente crise de panique, certes, mais de toute façon, cela l'aurait vraisemblablement tuée tôt ou tard.

Par la suite, la brigade criminelle avait été contactée par une demi-douzaine de proches de Juli Denissen qui étaient persuadés qu'elle avait été victime d'un crime. C'était par pure coïncidence que Konrad Simonsen avait demandé à Pauline de s'en charger. Son intention était d'amener ces gens à comprendre qu'ils faisaient fausse route et, ainsi, de se débarrasser d'eux. C'était peut-être la plus grosse erreur de sa carrière. Pauline Berg avait en effet totalement adhéré à cette folle théorie du complot, même si Konrad Simonsen était parvenu à convaincre les autres membres du groupe de pression auto-constitué que Juli Denissen était décédée de manière naturelle. Il avait obtenu ce résultat en persuadant Arthur Elvang, professeur en médecine légale et ancien directeur de l'institut médico-légal désormais retraité, de parcourir le rapport d'autopsie avec eux. Seule Pauline Berg avait refusé d'accepter la version officielle. Elle était devenue obsédée par cette affaire, au grand désarroi de ses collègues de la Criminelle, en particulier de Konrad Simonsen, qui avait échoué à ramener sa jeune subordonnée à la raison. Pour finir, tout le monde,

même lui, s'était résigné à accepter l'intérêt obsessionnel de Pauline Berg pour la mort de Juli Denissen. La seule alternative aurait été de la congédier, mais la direction de la police leur avait clairement fait savoir qu'elle y était opposée, et Simonsen n'avait de toute façon jamais envisagé sérieusement cette solution. Au lieu de cela, lui et ses plus proches collaborateurs avaient commencé à se relayer, sur leur temps libre, pour "aider" Pauline dans ses efforts futiles pour tenter de résoudre son affaire fantôme. De cette manière, ils savaient au moins ce qu'elle faisait. Au sein de la Criminelle, cette affaire avait été surnommée la "non-affaire Denissen", et son évocation était généralement accompagnée d'un petit sourire ironique.

Konrad Simonsen croisa ses mains sous son menton. Évidemment, il n'était plus aussi sûr que ce soit une "non-affaire", mais tandis qu'il rédigeait son rapport, il eut l'étrange sensation que ces doutes avaient déjà brièvement émergé en lui par le passé. Seulement, il était incapable de se souvenir quand et où cela s'était produit.

Il boucla son rapport, lui attribua un numéro et le transmit à quelques-uns de ses collègues.

Un quart d'heure plus tard, quelqu'un frappa prudemment à sa porte.

— Entrez ! aboya-t-il.

Une jeune femme brune, grande et carrée, avec un visage dur, apparut dans l'embrasure.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle d'une voix profonde. Simonsen fronça les sourcils.

— Ça dépend de qui vous êtes et de ce que vous voulez.

À sa grande surprise, elle le gratifia d'un sourire désarmant et s'assit sans qu'il l'y eût autorisée. Ce changement d'expression avait totalement transformé son apparence. Elle était presque belle, maintenant.

— Je suis désolée, mais mes jambes n'en peuvent plus. Je m'appelle Anica Buch et j'ai récemment intégré la brigade criminelle de Glostrup. Aujourd'hui, je me suis portée volontaire pour chercher des témoins avec mes collègues. J'espère qu'un jour je travaillerai sous vos ordres, mais ne vous inquiétez, je vous promets que je ne serai pas longue.

— Je ne suis pas inquiet. Que voulez-vous ?

Elle lui exposa la raison de sa visite. Il venait juste de communiquer son rapport sur Pauline Berg, et elle l'avait lu sur l'ordinateur de son chef. Avec sa permission, souligna-t-elle. Si elle avait décidé de venir le voir, sur sa pause, c'était parce que son supérieur lui avait interdit d'envoyer un mail au directeur de la brigade criminelle, au motif qu'elle n'y était pas habilitée.

Konrad Simonsen l'interrompt avec une esquisse de sourire.

— Mais il ne vous a pas interdit de venir en personne ?

— Non, en effet, il ne l'a pas précisé.

— Qu'aviez-vous à me dire, donc ?

— Qu'il n'y a pas de local d'autopsie à l'hôpital de Hillerød. Alors, quand vous écrivez que la jeune femme qui est décédée sur la lande de Melby, cette Juli Denissen, a été autopsiée là-bas, c'est impossible. Peut-être que ça n'a aucune importance, mais au moins, maintenant, vous le savez.

Konrad Simonsen était déçu. Elle avait piqué sa curiosité et il avait espéré que son intervention serait plus pertinente. Mais elle se trompait. Pendant certaines périodes particulièrement chargées, l'hôpital de Hillerød servait à désengorger le Rigshospital. Et cette information, il la tenait de la source la plus fiable qui soit : le professeur Arthur Elvang lui-même. Il le dit à Anica Buch et s'attendit à ce qu'elle se retire, quelque peu honteuse. Mais au lieu de cela, elle insista :

— Qui que soit la personne qui vous a dit ça, elle s'est trompée. Quelles périodes chargées ? L'été 2008, quand Juli Denissen est morte ? En plus, la capacité d'un hôpital à mener des autopsies est limitée uniquement par le nombre de salles adaptées dont il dispose, pas par le nombre de légistes. Au Rigshospital, ils sont capables de pratiquer quatorze autopsies par jour. Vous voyez bien que cet argument n'a aucun sens.

Malgré la justesse du raisonnement d'Anica Buch, son agacement ne fit qu'augmenter. Il avait une copie du compte rendu d'autopsie de Juli Denissen quelque part. Il mit cinq minutes à le retrouver. Pendant tout ce temps, Anica Buch resta immobile sur sa chaise. Il posa bruyamment le dossier devant elle, sur son bureau. Le logo de l'hôpital de Hillerød apparaissait clairement dans un angle du document.

Mais Anica Buch n'abdiqua toujours pas :

— Ça prouve uniquement que l'autopsie n'a jamais eu lieu ou que le compte rendu a été rédigé sur une feuille avec le mauvais en-tête. Parce qu'elle aurait dû être pratiquée à Copenhague, à Odense, à Aarhus ou à l'étranger. Point final. Il n'y a pas d'autres possibilités.

Simonsen se rassit.

— Point final ?

Elle acquiesça d'un air hésitant, mais confirma :

— Oui, point final. Bien que vous soyez le directeur de la Criminelle et moi une simple...

Il l'interrompit.

— D'accord. Dans ce cas, je vous laisse démêler cette affaire. Contactez le légiste. Son nom figure sur le rapport. Et tâchez de savoir ce qui s'est passé. Vous pouvez vous installer là.

Il lui indiqua une pièce adjacente à son bureau, qui avait été aménagée pour lui, quelques années plus tôt, quand il avait repris le travail après avoir été opéré du cœur. Elle se leva, se dirigea vers l'annexe, puis fit volte-face.

— Mon chef va péter un câble si je ne suis pas de retour dans un quart d'heure. Et il sera encore plus furax s'il découvre que je suis ici.

Konrad Simonsen la rassura et lui dit qu'elle n'avait pas de souci à se faire. Personne ne péterait de câble.

Elle revint le voir vingt minutes plus tard, alors qu'il parcourait un rapport, et s'assit sans l'interrompre. Il leva les yeux et dit :

— Alors ?

Elle lui fit un compte rendu bref et précis, sans fanfaronner bien qu'il s'avérât qu'elle avait eu raison. Le nom du légiste en question était Hans Arne Tholstrup. Lui et sa femme, qui était aussi légiste, avaient travaillé à l'institut médico-légal de Copenhague jusqu'au printemps 2008, quand elle l'avait quitté pour son amant. À la suite de cet événement, il avait obtenu un congé d'une année. Une année durant laquelle il avait été employé par l'hôpital de Hillerød où, le 10 juillet 2008, il avait reçu le corps de Juli Denissen et déclaré son décès.

Toutefois, la police du Zealand du Nord avait insisté pour que soit pratiquée une autopsie de la jeune femme, d'une part

à cause de son âge, d'autre part à cause des circonstances de sa mort. À cette époque, l'épouse de Hans Arne Tholstrup avait quitté son amant et il avait très envie de la revoir. Il avait alors contacté son ancien responsable et obtenu la permission de pratiquer l'autopsie au Rigshospital plutôt qu'à Hillerød. Il avait réalisé l'examen *post mortem* dès le lendemain et rédigé le compte rendu le jour d'après, mais, entre-temps, il avait regagné son bureau, à Hillerød, ce qui expliquait pourquoi il avait utilisé le papier à en-tête de cet hôpital.

— Il y avait aussi deux pathologistes en formation, ajouta Anica Buch. J'ai parlé à l'une d'elles, et elle se souvenait parfaitement de cette autopsie à cause des circonstances particulières dans laquelle elle s'est déroulée.

— Vous n'avez pas parlé à Tholstrup ?

— Il est mort. Il s'est suicidé en janvier quand sa nouvelle fiancée l'a largué.

Konrad Simonsen garda le silence. Il avait de nouveau des doutes, sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être était-ce lié à cette autopsie qu'Anica Buch venait de déterrer. Mais il avait la sensation qu'il s'agissait d'autre chose, de quelque chose de plus important. Il se leva pour la raccompagner jusqu'à la porte.

Elle dit :

— Les plongeurs qui sont dans le port en ce moment pour remonter l'autre moitié du bateau-mouche...

— Oui, eh bien quoi ?

— Vous leur avez aussi demandé d'examiner le fond du bassin ?

— Pourquoi ?

— Les portables des enfants. Peut-être qu'ils ont filmé quelque chose qui pourrait nous... vous être utile.

Il la regarda sans rien dire. Elle avait débarqué au culot, en s'imposant presque, avec ses airs de Mme Je-sais-tout et ses suggestions. On aurait dit qu'elle faisait tout pour qu'il la remette à sa place.

— Vous avez des manières agaçantes. Vous devriez peut-être revoir votre attitude, finit-il par lâcher.

— Et vous n'en avez pas tenu compte ?

— Si, j'essaie de faire des efforts. J'essaie tous les jours.

Elle sourit. Elle semblait sincère.

— Envoyez-moi vos coordonnées par mail. Et merci pour votre aide.

Il referma la porte derrière elle et pensa de nouveau à Arthur Elvang. Pourquoi le professeur lui avait-il menti ?

*Préfecture de police,
lundi 23 août 2010*

En fin d'après-midi, l'autre enfant japonais qui avait survécu à la catastrophe décéda. C'était une fillette. Elle avait onze ans. Le bilan total était désormais de vingt et une victimes.

Konrad Simonsen accueillit la nouvelle de la mort de l'enfant sans réellement manifester d'émotion. Il mit brusquement fin à l'appel et informa Arne Pedersen, qui était assis de l'autre côté de son bureau. Simonsen consulta sa montre. Il était presque 17 heures.

— Poul Troulsen ne devrait plus tarder à arriver. Je te laisse examiner ses résultats avec lui. Je serai de retour dans une heure, et quand je reviendrai, il devra avoir terminé, même si, pour ça, tu es obligé de le foutre à la porte.

Arne Pedersen ne se plaignit pas, même s'ils savaient tous les deux qu'il allait devoir faire preuve d'une bonne dose de patience et que les raisons de l'absence de Simonsen n'étaient sans doute pas purement professionnelles. Et en effet, elles ne l'étaient pas.

— Je vais dîner en avance et prendre un peu l'air. Assure-toi que Troulsen revienne demain matin, je vais avoir besoin de lui. Et puis tu peux t'attendre à devoir rester plus longtemps ce soir. J'arriverai tôt demain matin pour parler avec Troulsen. Des questions ?

Pedersen secoua la tête. La proposition paraissait honnête et il n'avait aucune question.

Poul Troulsen avait réalisé une enquête de tout premier ordre : détaillée, systématique, d'une précision presque maniaque, et

son exposé fut aussi prolix qu'Arne Pedersen l'avait redouté. La compagnie maritime avait mis un bateau-mouche et un pilote à la disposition du policier à la retraite et, ensemble, les deux hommes avaient refait quatre fois le trajet emprunté par le bateau lors de son voyage funeste : les deux premières pour permettre à Poul Troulsen de se faire ses premières impressions et d'établir le timing, les deux suivantes pour déterminer si le tueur avait pu sauter sur le bateau alors que celui-ci avançait au ralenti, et si oui, à quel endroit.

Troulsen avait apporté une carte maritime du port de Copenhague, sur laquelle il avait tracé au stylo rouge l'itinéraire du bateau-mouche, qui s'achevait sur une croix rouge entre Søndre Toldbod et Nyholm, tandis qu'une ligne bleue indiquait le reste du chemin que le bateau aurait dû parcourir.

Après le rapport, Arne Pedersen libéra Poul Troulsen, mais garda la carte maritime comme support en vue du compte rendu qu'il ferait plus tard à Simonsen et à la Comtesse.

— Le tueur a dû sauter dans le bateau depuis un pont, leur dit-il à leur retour. Il n'y a pas d'autre possibilité. À moins qu'il ne soit monté à bord dès le début de la visite, mais j'ai divers témoins qui contredisent cette version.

Il expliqua que le bateau-mouche était passé sous six ponts au cours de son trajet marqué en rouge, quatre sur l'île de Zealand et deux sur celle d'Amager, mais les quatre premiers se trouvaient en plein cœur de Copenhague et étaient bien trop fréquentés pour que quiconque ait pu sauter dans un bateau-mouche sans se faire repérer. Un photographe belge avait pris une série de clichés du bateau-mouche au moment où celui-ci passait sous le dernier pont, sur l'île de Zealand. Il était au Danemark pour écrire un article sur les Danois et leurs habitudes de cyclistes et avait photographié un groupe de personnes à vélo en train de franchir le pont avec le parlement de Christiansborg et la Bourse en arrière-plan, ainsi que le bateau-mouche sous le pont au premier plan. On ne voyait aucun homme en train de sauter sur ces photos. Il ne restait donc plus que deux ponts, l'un, anonyme, reliant l'île de l'Arsenal à Frederiksholm, l'autre étant le pont de la Batterie, entre Frederiksholm et Nyholm. Ces deux ponts se trouvaient dans